



© D.R.

L'amour existe

DOCUMENTAIRE - FRANCE - 1961 - 19'

Réalisation

Maurice Pialat (1925-2003)

Production

Les films de la Pléiade

Image

Gilbert Sarthre

Montage

Kenout Peltier

Musique

Georges Delerue

Opposition entre la vie passée sur les bords de Marne avec ses guinguettes, ses promenades ou encore ses cinémas et le studio Méliès, et l'isolement de la banlieue des années soixante dont la population est au mieux logée dans des pavillons situés aux limites des aéroports, soit entassée dans des bidonvilles, soit dans des HLM, qui déshumanisent peu à peu le paysage.

PALMARÈS

1961 *Paris* « Prix Louis Lumière »

Venise « Mostra - Festival international du film » Lion de Saint Marc

Quelques pistes pour aller plus loin

L'amour existe, document acerbe sur les banlieues parisiennes, procède d'un exercice de révélation de la pauvreté de ces quartiers de manière à la fois sociale, économique, étatique, culturelle et même morale. Maurice Pialat (cinéaste majeur dont c'est ici le 6^{ème} film) signe une œuvre militante, au sens que Jean Vigo donnait à ce terme pour les vues documentaires : « s'il n'engage pas un artiste, il engage au moins un homme. Ceci vaut bien cela ».

Le film débute sur un montage visuel très fort conclu par un rappel personnel où le narrateur parle de son enfance (convoquée de façon proustienne : « Longtemps, je me suis couché de bonne heure »). L'enfance ponctuée ce court métrage, le regard des enfants sur ces espaces pauvres est régulièrement évoqué. Que garderont-ils en mémoire de ces temps ? « La mémoire et les films se remplissent d'objets qu'on ne pourra plus jamais appréhender » annonce la voix. Dans un premier temps, le film dévoile le trajet au travail qui ponctue les journées, le souvenir de la guerre et ceux de l'enfance rompue à l'imagination. Un travelling avant âpre sur un mur clôt cette partie. Puis, commence la description du quotidien, de la vie dans les immeubles immenses et les petits pavillons sans envie. La violence que provoque l'ennui reste « le principal agent d'érosion des paysages pauvres ». Pialat cherche désespérément à prélever des « beautés impénétrables » mais le constat est sévère : malgré ce que vantent les publicités à la petite bourgeoisie, la vie n'est qu'attente, jusqu'à la retraite, sans possibilité de faire évoluer ce triste paysage cartographié avec amertume. Les données égrainées sur la banlieue parlent d'elles-mêmes : pas de lieu de cultures, fils d'ouvriers quasi absents des universités, trop peu d'espace verts...

Dans ses descriptions exigeantes et sa raideur, le film nous échappe, se cognant à cette réalité comme certains travellings avant se cognent à une porte, à un visage d'enfant qui pleure, à un coup de poing porté lors d'une bagarre de nuit, ou comme d'autres travellings glissent sans voir, jusqu'à une forme d'abstraction, sur les façades des immeubles : paysage sans horizon. Dans sa volonté de nous dévoiler ce qui est caché, Pialat opère un décentrage (une révolution) et démontre qu'« un simple changement d'angle » suffit à révéler le non montré. Prélevées dans de nombreux quartiers des banlieues, les images de ce film inclassable s'entremêlent dessinant un territoire hétérogène mais toujours en souffrance, difficile à entendre, comme l'est la bande sonore très montée, mêlant bruits urbains, sons agressifs, musiques à la fois mélancoliques et obsessionnelles.

Sébastien Ronceray

Films passerelles

Panthéon Discount ; Goût bacon